

HENRY BAUCHAU

Pierre et Blanche

Souvenirs sur Pierre Jean Jouve
et Blanche Reverchon

Textes rassemblés et présentés
par Anouck Cape

ACTES SUD

*Qu'est-ce que l'imagination ? C'est un
rapport de liberté avec l'inconscient,
et un charme jeté sur le monstre.*

PIERRE JEAN JOUVE

INTRODUCTION

Blanche est non écrite, telle du moins apparaî-t-elle à Henry Bauchau en 1989 lors d'une séance avec une analysante. Il ajoute : "J'ai écrit pour elle, toute mon œuvre tourne intérieurement autour d'elle et pourtant je ne l'ai pas encore écrite. Je sens cela comme un reproche qui existe en moi. [...] Il reste que je dois écrire sur Blanche cette page qui est inscrite en moi et qui n'est pas écrite encore¹." Car Blanche Reverchon-Jouve endosse dans l'œuvre d'Henry Bauchau un rôle majeur. Elle est la double initiatrice, celle qui mène à la psychanalyse et à l'écriture. *La Déchirure*, premier roman publié par l'écrivain en 1966, consacre une des lignes du récit à cette psychanalyse initiale et présente Blanche Reverchon-Jouve sous les traits fabuleux de la Sibylle. Bien plus tard, en 2004, *L'Enfant bleu* porte aussi sa trace – elle inspire en partie le personnage de Véronique, psychothérapeute qui ouvre la voie de l'art à son jeune patient et qui apporte son soutien inconditionnel et ferme à son jeune mari musicien². Au cours des années, elle est l'une des personnes les plus mentionnées dans les *Journaux* publiés par l'écrivain. Fantôme amical et familial, elle vient encore hanter les œuvres récentes du grand âge : Sibylle prophétique,

elle conseillait déjà en 1966 d'écrire un texte revenant sur ses années de guerre, tâche enfin accomplie dans *L'Enfant rieur* et sa suite, *Chemin sous la neige*³. Elle inspire encore à Henry Bauchau en 2011 "Miss Blanche disparue", un poème qui dans ses premières versions tisse explicitement le lien entre l'enfance et la psychanalyse par le biais d'une publicité pour une marque de cigarettes nommée "Miss Blanche" (fait impensable aujourd'hui, Blanche Reverchon fumait en séances). Significativement, la figure de la Sibylle s'efface dans la dernière version, comme si l'écrivain ne pouvait résister au mouvement qui le porte à taire Blanche Reverchon, au moment même où il renouvelle le sens de cet amour transférentiel jamais éteint, "Trésor du cœur jusqu'à [son] dernier jour".

En réponse peut-être au désir de Blanche de rester dans l'ombre projetée par la lumière de Pierre Jean Jouve, Henry Bauchau a tout d'abord écrit sur lui. C'est par ce détour qu'il s'autorise, dans quelques digressions fondamentales, à évoquer sa présence dans le premier article qu'il consacre à Jouve en 1971, "Pierre Jean Jouve en Engadine, pages de journal", article qu'il ne cesse de republier par la suite, sous des formes retravaillées. Mais il faut attendre 1984, dix ans après sa mort, pour qu'il revienne sur sa psychanalyse avec elle, confondant au fil de sa remémoration celle qui n'apparaît d'abord que sous ses initiales, Mme R. J., puis sous son nom complet, et enfin sous celui de la Sibylle de *La Déchirure*. Presque dix ans plus tard encore, il témoigne sur le couple dans "Sur Pierre Jean Jouve, sur Blanche Jouve".

Depuis la fin des années 1980, Henry Bauchau éprouve le désir d'écrire sur Blanche et Pierre. Il s'y

prend de différentes manières, rassemble ses notes, s’y plonge, s’y perd, envisage une biographie, un témoignage, un roman peut-être, et demande finalement à Chantal Deltenre d’écrire avec lui ce livre-chimère, avant d’y renoncer. Elle présente une étude sur Bauchau et les Jouve au colloque de Cerisy consacré à Henry Bauchau en 2001. Le texte, publié sous le titre “Blanche Jouve, le don de la parole⁴”, porte la signature de l’écrivain, mais il est en fait écrit par Chantal Deltenre qui s’attache, à partir de plusieurs entretiens avec lui et d’extraits de ses journaux, à établir une vue d’ensemble de sa longue relation avec Blanche Reverchon-Jouve. Ce livre jamais écrit, il importe aujourd’hui d’en exhumer les traces, d’en comprendre le renoncement, d’en donner à lire les raisons.

Il y a chez Henry Bauchau le besoin lancinant de rendre justice à celle qu’il estime avoir été longtemps occultée. La récente biographie de Béatrice Bonhomme⁵ revient sur ce rôle fondamental, mais n’altère pas le désir profond de Bauchau de témoigner. Preuve, peut-être, qu’il s’agit moins de lui redonner une place que Blanche a d’ores et déjà acquise aux yeux de la critique jouvienne que d’exprimer une gratitude plus profonde, inépuisable, jaillie de la psychanalyse.

Pour dérouler ce fil, on a privilégié ici le document à sa source. Le premier article d’Henry Bauchau consacré à Pierre Jean Jouve est ainsi présenté dans sa version originelle, non écourtée, matrice de tous les autres textes, publiée pour la première fois dans son intégralité. Il permet de découvrir l’engendrement des autres écrits par coupures, reprises, réécritures, procédés caractéristiques de la création

bauchalienne. Le lecteur découvrira également divers documents inédits, dont une partie de la correspondance entre les couples Jouve et Bauchau – car Pierre Jean Jouve écrivait généralement à Laure Bauchau, tandis que Blanche s’adressait, elle, de préférence à Henry. Enfin, un tableau d’Henry Bauchau daté des années 1960, qui représente Jouve momifié dans un sarcophage, témoigne combien la fascination du premier pour le second se mêlait de méfiance, et montre assez comment la relation réelle se double d’une dimension intimement fantasmatique. C’est ce Pierre et cette Blanche secrets que ce livre invite à découvrir dans leur rencontre avec Henry Bauchau, à la fois quotidienne et fondatrice de mythes intimes.

A. C.

ENTRETIEN

(2011)

Blanche Reverchon, psychanalyste et épouse de Pierre Jean Jouve, a joué un grand rôle dans votre vie. Quelles sont les raisons qui vous ont amené à la rencontrer ?

Je pense que c'était au début de 1948. Il y a près de soixante-trois ans, je n'en reviens pas. Si certains de mes souvenirs sont clairs, d'autres ont dû disparaître avec le temps. Je ressentais depuis quelques mois de grands troubles physiques, spécialement du point de vue digestif. J'étais très incommodé par cette situation. J'allais à ce moment-là chez un médecin jeune et d'esprit ouvert, qui m'a fait faire différents examens, après quoi il m'a dit : "Tout indique que votre organisme devrait fonctionner très normalement. Vous n'avez rien de physique, il est donc vraisemblable que vous avez des problèmes psychiques, et c'est eux qu'il faudrait traiter." Immédiatement, je proteste avec un orgueil qui me paraît maintenant bien ingénu : "Je suis venu chez vous pour mes problèmes physiques, pour mes problèmes psychiques, je peux me débrouiller tout seul."

Et quels problèmes se posaient alors à vous ?

Mon associé dans l'affaire de distribution de livres dont je m'occupais venait de se retirer de Paris, sans lui sa maison d'édition très vite s'est effondrée, et cela a engendré de grandes difficultés dans mes affaires. Mon principal soutien était Laure, ma seconde femme, avec qui je n'étais pas encore marié car ma première femme refusait encore le divorce. Elle venait de Bruxelles, où elle travaillait, deux fois par mois pour passer un long week-end avec moi. Je m'imaginais parfois que pour des raisons de très haute spiritualité, parfaitement imaginaires, je devais me séparer d'elle. Je le lui ai dit au cours d'une promenade que nous faisons sur les bords de la Seine. Nous étions presque seuls sur cette partie des quais. J'ai commencé à lui parler, elle ne comprenait pas très bien tant tout cela était obscur et confus, et je sentais que j'allais bientôt prononcer des paroles qui seraient irréparables pour nous. À ce moment je me suis évanoui je pense, près d'un tas de briques où elle m'a traîné, vaille que vaille. Je suis revenu à moi, nous avons pris un petit escalier qui ressemblait à celui qu'a peint Daumier, où on voit sa femme remonter avec le panier de linge qu'elle vient de laver, et tenant à la main sa petite fille. J'ai pensé en montant difficilement les marches : "Un des plus émouvants tableaux du monde." Laure a trouvé un taxi, elle m'a ramené chez moi. Elle m'a dit : "Tu vois que tu ne peux pas t'en tirer tout seul. Retourne voir ton docteur et demande-lui de t'envoyer chez un psychanalyste."

Je suis retourné chez le médecin, il a souri en me voyant et m'a dit : "Je connais une psychanalyste"

très bien, qui a une grande expérience – et qui a une place disponible. Allez la voir de ma part, c’est Mme Blanche Reverchon-Jouve, voilà l’adresse de son cabinet. Si elle ne vous convient pas, je pourrai vous indiquer quelqu’un d’autre, mais qui je crois n’est pas de la même qualité.”

J’ai téléphoné, j’ai pris rendez-vous et je suis allé à la rue Marbeuf, une rue latérale donnant sur les Champs-Élysées.

Vous avez déjà raconté cette première rencontre dans La Déchirure, mais c’est un roman et non un livre de souvenirs... Pouvez-vous revenir sur cette scène et exprimer ce que vous avez ressenti lors de ce premier rendez-vous ?

Mon premier sentiment a été l’extrême difficulté de trouver son bureau dans une maison qui semblait surpeuplée, pleine de bureaux divers et de gens pressés quand on sonnait à une porte. Après avoir dérangé beaucoup de gens, j’ai enfin trouvé, j’ai attendu un moment dans une petite salle d’attente avec une grande porte recouverte de l’autre côté par un énorme rideau gris. J’ai ressenti soudain une grande frayeur en me demandant : “Qu’est-ce que je viens faire là ?” Quand est venu mon tour, elle a ouvert la porte et j’ai trébuché dans le tapis exactement comme je le craignais, et comme je devais le refaire plusieurs fois par la suite. J’ai vu une femme vieillissante, avec un visage plein d’énergie où on distinguait à peine les yeux presque constamment baissés. Elle était assise dans un grand fauteuil. De l’autre côté, il y avait un divan recouvert d’une peau de bête, où je pensais d’après le peu que je savais de la psychanalyse que je devrais m’étendre, mais non,

elle m'a désigné un petit fauteuil et comme il faisait froid, elle tenait une couverture sur ses genoux. La guerre était finie depuis trois ans mais on avait encore toutes sortes de difficultés de chauffage à Paris.

Comment s'est déroulée cette première séance, alors même que vous ne connaissiez encore rien de la psychanalyse ?

Je ne savais que dire. Quand j'ai décliné mon nom, mon adresse, et que nous avons convenu de l'horaire des séances et de leur prix, elle m'a dit : "Parlez, je vous écoute." Mais je ne comprenais plus ce que j'étais venu faire là-bas. Elle n'était pas pressée, elle a allumé une cigarette et s'est mise à fumer sans me regarder. Depuis quelques années j'étudiais, assez vaguement je dois le dire, le taoïsme et le Yi-king, le fameux *Livre des mutations*. Je n'y comprenais pas grand-chose mais je faisais parfois, sur le conseil d'un ami brésilien qui était retourné dans son pays, des interrogations en me servant des baguettes. Je cherchais en moi que lui dire, et tout d'un coup j'ai vu l'image du tao, un cercle coupé en deux parties, non par une ligne droite mais sinueuse, dans la partie noire, un petit rond blanc, une petite parcelle d'esérance dans la partie gauche, un petit rond noir dans la surface blanche. Elle s'appelait Blanche, c'est à peu près tout ce que je savais d'elle, et le fait qu'elle était à la fois médecin, docteur en philosophie et psychanalyste. C'est du moins ainsi que me l'avait décrite mon docteur. Est-ce qu'elle allait développer ma partie blanche ? Est-ce que je serais sauvé par ma partie noire ? Tout cela s'est effacé en un instant. J'ai commencé à me plaindre et ça s'est